

1914-1918

LE CHER PENDANT LA GRANDE
GUERRE

Introduction

Le lundi 11 novembre 1918, « La dépêche du Berry », qui consacre tous les jours une partie de sa « une » à la Grande Guerre, titre « L'armistice est signé ». Le quotidien décrit la joie des berruyers à l'annonce de la victoire des Alliés, mais la violence de la guerre et la barbarie n'ont pas dit leur dernier mot. Le pire est à venir : en bilan brut – 50 à 60 millions de morts - la Seconde Guerre mondiale fera beaucoup plus de victimes que la Première.

Durant la Grande Guerre, soixante-dix millions d'hommes ont été jetés les uns contre les autres sur plusieurs fronts : 9,4 millions de soldats ont perdu la vie, dont 1 325 000 en France, soit 10 % de la population active masculine. Un soldat sur quatre a été blessé. La Première Guerre mondiale est synonyme de mort de masse : il n'existe pas une seule commune du Cher où l'on ne déplore pas le décès d'au moins quelques soldats tombés sur le front. Dès 1919, sur la place de chaque village, de chaque ville, on construit un monument aux morts, avec sa longue liste de soldats fauchés sur le champ de bataille.

Pourtant, en 1914, les états-majors, les principaux responsables politiques européens – à l'exception notable de Jean Jaurès assassiné le 31 juillet 1914 - n'imaginaient la catastrophe qu'entraîneraient leurs décisions. Presque tous raisonnaient avec les schémas du XIXe siècle et s'attendaient à un conflit court et localisé. Personne ne s'attendait à une guerre longue et mondiale. Matrice du XXe siècle, la Grande Guerre est la première « guerre totale » de l'Histoire : elle mobilise l'économie et « l'arrière », comme aucune guerre ne l'avait fait jusque-là. C'est un conflit où nombre de civils subissent presque autant que les soldats. La seconde nouveauté est le développement des fronts à l'ouest, après quelques mois de batailles : les combattants s'enterrent dans des tranchées jusqu'en 1918 car aucune tentative pour percer les lignes ennemies ne réussit. Les grandes batailles de la Première Guerre mondiale (Verdun, La Somme...) ne sont plus vraiment décisives et occasionnent des gains territoriaux dérisoires pour des pertes humaines gigantesques. La troisième nouveauté est l'apparition d'une guerre industrielle, d'une violence inouïe, qui mobilise massivement l'artillerie, ainsi qu'un grand nombre d'armes nouvelles tout aussi meurtrières (mitrailleuses, gaz, avions, chars...). La victoire de la France et de ses Alliés en 1918 est due à l'arrivée massive des soldats américains et à la dislocation totale de la société allemande.

En 1919, le monde ne ressemble plus du tout à celui de 1914. A l'est, les traces indélébiles de la guerre se sont mêlées à l'effervescence révolutionnaire : la révolution bolchevique a triomphé. L'Allemagne est vaincue, l'Autriche-Hongrie disparaît, de nouveaux États européens apparaissent comme la Pologne ou la Tchécoslovaquie. Au sud, l'Empire ottoman a disparu. A l'ouest, la France a récupéré l'Alsace-Lorraine. L'Europe a perdu son rang contrairement aux États-Unis qui est le grand gagnant du conflit. Ce conflit qui a ébranlé le monde et entraîné les empires coloniaux, fait naître la Société Des Nations -

ancêtre de l'O.N.U. - et favorise la naissance d'idéologies criminelles, telle l'idéologie nazie en Allemagne.

La Première Guerre mondiale est une expérience qui s'est autant joué au front qu'à l'arrière et fut une épreuve pour les habitants du Cher. Devant l'abondance de la documentation disponible sur ce sujet aux Archives départementales, nous avons sélectionné plusieurs thèmes correspondant aux programmes scolaires afin de constituer ce dossier pédagogique. Celui-ci accompagne l'exposition inaugurée en novembre 2014 consacrée aux « traces de la Grande Guerre dans le Cher ». Il comporte une quarantaine de documents utilisables en classe, une chronologie, des fiches analysant les documents et des pistes d'exploitation pédagogique afin d'aider les enseignants à se repérer dans une histoire locale souvent méconnue. Il pourra également intéresser un public désireux de découvrir l'histoire de la Première Guerre mondiale dans notre département.

Depuis plus de trente ans, l'historiographie est plus attentive à la réalité des combats, à l'éventuel consentement des soldats à des formes extrêmes de violence, à la manière dont les États, ainsi que les familles, ont fait face à la mort de masse. Les carnets, lettres et photographies laissées par les « poilus » du Cher sont des relais précieux de cette mémoire combattante faite de souffrances, de peurs ou d'espoirs. Les pilotes basés à Avord, les ouvrières des Établissements militaires de Bourges, les enfants mobilisés en faveur de l'effort de guerre, les communes du département qui accueillent des blessés et mutilés de guerre, entre autres, participent eux aussi à cette histoire commune renouvelée. Les cérémonies du Centenaire de la Première Guerre mondiale ont l'ambition de redonner à cet événement toute son importance. Il n'est pas question aujourd'hui de « célébrer » une victoire sur l'Allemagne, ni même d'exalter les soldats qui partirent « défendre la patrie ». En commémorant la tragédie de la Grande Guerre, on se rappellera que toutes les civilisations sont mortelles.

Les repères chronologiques essentiels

Problématique

Comment des images de propagande présentent-elles les principaux événements militaires et chefs d'armées français durant la Première Guerre mondiale ?

Contexte historique et analyse des documents

La Première Guerre mondiale est une guerre totale qui a mobilisé toutes les ressources des états engagés dans le conflit pour détruire l'adversaire. Dès l'automne 1914, les réserves de munitions et d'approvisionnement des armées belligérantes sont épuisées. Pour financer les énormes dépenses militaires, les prêts de la Banque de France ou des alliés britanniques, l'augmentation de la monnaie en circulation, ne suffisent pas. Les Français sont appelés à souscrire aux quatre grands emprunts nationaux annuels mis en place entre 1915 et 1918. Leur lancement est popularisé par des campagnes d'affiches destinées à stimuler la générosité des Français et auxquelles participent un nombre important d'artistes dessinateurs ou peintres. Certains artistes sont des spécialistes célèbres de la représentation d'enfants (Francisque Poulbot, Marcel Cappy).

Jusqu'à la fin de la guerre, l'enfant est l'un des instruments privilégiés de la propagande étatique en faveur de l'Emprunt de la Défense nationale. La souscription en faveur de ce dernier est présenté comme un devoir patriotique. En 1918, une bande dessinée réalisée par le peintre Marcel Cappy (1865-1941), rappelle les noms des grands chefs d'état-major alliés et des victoires françaises décisives obtenues sur le front ouest, afin que les Français ne puissent les ignorer. Bien entendu, Marcel Cappy n'évoque jamais les défaites, la réalité de la vie au front, ainsi que les nombreux morts au combat. Dans cette bande dessinée de propagande, patriotique et didactique, un jeune soldat convalescent parvient à représenter différents mots liés à la Grande Guerre. Après avoir associé le nom " victoire" avec le mot "France ", il cite les grandes victoires alliées telles que la bataille de la Marne en septembre 1914 ou celle de Verdun en 1916. Il évoque également les chefs militaires français victorieux et héroïques : le général Joffre, artisan de la victoire de la Marne ; le général Pétain, le vainqueur de Verdun en 1916 et le généralissime Foch, commandant de toutes les troupes alliées au printemps 1918, qui oblige l'Allemagne à capituler.

Le document suivant, le " menu " imaginaire adressé par des camarades de régiment au lieutenant de Bonneval en septembre 1916 rappelle aux lecteurs les principaux événements qui se sont déroulés durant cette année de guerre sur le front, à l'exception notable de la bataille de Verdun qui n'est pas encore achevée. Ce " menu" est un document historique de premier ordre, qui est à la fois un résumé de la situation militaire sur les fronts de l'ouest et des Balkans à cette période, un document de propagande en faveur de la guerre patriotique et victorieuse, et un témoignage sur la vie quotidienne dans les tranchées.

Rédigé dans un style cru, proche des journaux de tranchées, il permet aux soldats de développer la camaraderie et la solidarité entre eux lors d'événements importants (anniversaires...), tout en faisant preuve d'humour face à un quotidien fait de souffrance et d'ennui. Il tente de rappeler toute une vie sociale antérieure et maintient l'identité personnelle des combattants, en dépit de la déshumanisation des tranchées.

Marquant l'importance de l'événement, ce document historique est à la fois un objet lié à l'artisanat des tranchées et une feuille illustrée de petite dimension sur laquelle on a inscrit, comme dans un restaurant de la " Belle Époque ", la liste complète des plats dans l'ordre du service, les boissons qui les accompagnent, la date et le lieu du repas. Il peut être divisé en deux parties bien distinctes. A gauche du " menu ", un dessin peint à la gouache représente une scène de la vie quotidienne dans les tranchées : un " poilu " se tient debout dans un boyau boueux, l'arme au pied, et observe le front à l'aide d'un périscope. Au-dessus de la tranchée, située apparemment à Saint-Bruno-de-Montarville dans le département de la Marne, un obus tiré par l'artillerie ennemie explose en l'air. Il s'agit peut être d'un avant-goût de "la tarte aux prunes des avancées de Cauroy "que le lieutenant de Bonneval ne manquera pas de déguster – s'il apprécie l'humour noir - au cours de son séjour dans les tranchées...

A droite du document, cet officier français est convié à un déjeuner imaginaire et humoristique multipliant les jeux de mots sur les plats. Le front des Balkans est décrit dans la première partie du document intitulée " Hors d'œuvre ". Les "tomates de Bulgarie sauce roumaine " rappellent l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de l'Entente le 20 août 1916 contre la Bulgarie, alliée des empires centraux. Le " Homard de Salonique sauce Sarrail " évoque le général Sarrail, commandant en chef des armées d'Orient depuis 1916, qui a réussi à reconstituer l'armée alliée serbe à Salonique (Grèce) et qui tente, sans succès, de prendre les Puissances centrales à revers après l'échec des Dardanelles. La seconde et la quatrième parties de ce document, intitulées "entrées" et "dessert", évoquent la meurtrière bataille de la Somme conduite par l'armée britannique, prédit la fin ridicule de l'armée allemande en "tourne-dos boche sur canapé vieux rose", ainsi que la victoire des Alliés. Le copieux repas offert au lieutenant de Bonneval est accompagné de nombreuses boissons, dont de l'eau de vie (consommé par les soldats avant un assaut) et des eaux minérales de tranchées, au goût inoubliable : ce sont les " les eaux de Javel du médecin militaire Chédevergne"!

Cette créativité combattante qui exprime le puissant désir de vaincre l'ennemi ne peut que renforcer le patriotisme guerrier et le moral des "poilus". Même si le ton est humoristique, ce document permet aux soldats français de transcrire leur détestation de l'ennemi et de s'en moquer : pour les Français, l'allemand est le "Boche". Le "menu" n'envisage jamais la moindre critique, même minime, contre les conditions de vie dans les tranchées ou contre ce conflit sanglant qu'est la Grande Guerre. Dans le camp français, les "poilus" ont le sentiment de défendre le sol de leur patrie, de défendre leur "civilisation" ou leur famille. Ces motivations expliquent, pour une large part, l'engagement et la résistance

de l'armée française tout au long du conflit.

Pistes d'exploitation pédagogique

- Donnez une définition du mot "propagande". Identifiez les documents en donnant leur nature, leurs auteurs et leurs dates. En histoire des arts, faites une recherche sur le peintre et dessinateur français Marcel Cappy. Dans le document 1, repérez les grandes batailles et les personnages qui sont cités dans cette bande dessinée.
- Comment le document 1 incite-t-il les Français à cotiser en faveur de l'emprunt national afin de financer l'effort de guerre ?
- Repérez les lieux, les personnages et les événements historiques cités dans le document 2 puis effectuer une courte recherche sur internet pour chacun d'entre eux. Rédigez un paragraphe montrant que ce "menu" humoristique résume la situation militaire en 1916 sur les fronts de l'ouest et des Balkans. Montrez que ce document est un document de propagande patriotique qui ridiculise l'ennemi.

Bibliographie

- BECKER Jean Jacques et BERSTEIN Serge, *Victoires et frustrations (1914-1929)*, Paris, Le Seuil, 1990.
- GARDANT Alain et GIVERT Véronique , *L'enfance dans le Cher, 1830-1945*, dossier pédagogique du service éducatif des archives départementales du Cher, 2006.
- GARDANT Alain et GIVERT Véronique, *Le Cher dans la Grande Guerre 1914-1918*, dossier pédagogique du service éducatif des archives départementales du Cher, 2006.
- POULAIN Caroline (dir.), *Histoire(s) de menus : Potage tortue, buisson d'écrevisses et bombe glacée...*, Paris, Agnès Viénot éditions, 2011.

La guerre des tranchées et la violence de masse

Problématique

Comment des documents issus du front témoignent-ils de la guerre des tranchées et de la violence de masse ?

Contexte historique et analyse des documents

A la fin de 1914, ni le camp des Empires centraux ni celui de l'Entente n'a réussi à emporter la victoire. Un front de 700 kilomètres se stabilise de la mer du Nord à la frontière suisse. Les armées creusent des tranchées et s'y entendent pour empêcher l'infanterie ennemie de progresser. Toutes les tentatives pour percer le front se soldent par des hécatombes et éprouvent les combattants. L'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917, ainsi que l'utilisation des chars, permettent à l'Entente de reprendre l'offensive à partir du printemps 1918 et d'obtenir la victoire le 11 novembre de la même année.

Sur le front ouest, le système des tranchées atteint « une extension spatiale, un degré de sophistication sans précédent » (S. Audouin-Rouzeau) et révèle la supériorité de la défensive sur l'offensive, dans les conditions tactiques des premières années de la guerre. Aucun des deux camps ne peut l'emporter militairement. Le front ouest prend la forme d'un réseau de tranchées et de boyaux de communication d'une largeur de plusieurs kilomètres. Dans cette guerre de position qu'est la guerre des tranchées, les belligérants sont face à face mais séparés par une zone de danger extrême, de quelque centaines de mètres en général, recouverte de barbelés : le no man's land. De chaque côté du no man's land, les tranchées sont organisées en lignes de défense successives, assez parallèles mais jamais rectilignes - contrairement à ce que présente le premier document - afin de ne pas exposer les soldats aux tirs en enfilades et limiter la portée des éclats d'obus.

Précédant la première ligne, des petits postes d'observation ont été creusés secrètement dans le no man's land avant les offensives afin de permettre aux troupes d'assaut de se rassembler en première ligne. Destinée au combat, la première tranchée possède un parapet de sacs de terre et une banquette de tir. Avant tout assaut, l'artillerie alliée doit ouvrir de larges brèches dans les réseaux de barbelés et détruire les mitrailleuses adverses : si ce n'est pas le cas, les troupes sont inévitablement bloqués sur les fils de fer adverses et constituent des cibles faciles pour l'ennemi. Les combattants sortent de la tranchée à l'aide de petites échelles que les « poilus » surnomment les « échafauds ».

La première ligne est reliée aux tranchées de soutien, formant les lignes suivantes, grâce à des larges boyaux perpendiculaires. Ces derniers sont dotés de réseaux de barbelés et construits à contre-pente afin d'éviter les tirs adverses. Les unités y demeurent

pendant une quinzaine de jours environ avant de laisser place à la « relève ». Ils peuvent alors se reposer en sécurité, à l'arrière, auquel on accède grâce à un long boyau. Seuls les abris les plus profonds résistent aux tirs d'artillerie, contrairement aux tranchées où les hommes, accroupis près des parois, n'ont pour se protéger que leur casque et leur sac posé sur leur nuque. L'artillerie est bien l'arme maîtresse du front, responsable à elle seule de 70 % des blessures des soldats de la Première Guerre mondiale. Les mines, les gaz asphyxiants et surtout les mitrailleuses font également d'immenses ravages pendant cette période.

Pendant toute la durée du conflit, des combattants ont eu envie d'immortaliser la vie du front à l'aide de témoignages ou de photographies. Dès les prémices du conflit, la presse comprend rapidement l'influence de l'image « vraie » sur les esprits : c'est le début du photo-journalisme. La photographie de presse est utilisée par les gouvernements comme un redoutable outil de propagande visant à rassurer la population civile ou à stimuler les points de vue patriotiques. Fondée en mai 1915, la section photographique de l'armée française (S. P. A.) est chargée par l'État-major de fournir des photographies à la presse nationale ou locale. Installé à Bourges depuis 1875, dans les casernes Condé, Auger et Vieil Castel, le 95^e régiment d'infanterie de ligne est surtout composé de soldats d'origine berrichonne. Depuis son départ de la ville le 6 août 1914, la presse locale suit ses mouvements et ses faits d'armes. A l'image de l'armée française, le 95^e de ligne est présenté comme un régiment d'infanterie composé de soldats excellents et braves, bien supérieurs aux soldats allemands !

Certains combattants anonymes obtiennent de l'armée l'autorisation de photographier le front – tel le médecin aide-major de première classe Charles Marioton – à condition qu'ils taisent les lieux stratégiques, les mouvements de troupes ou les armes nouvelles. Ces photographies de guerre permettent d'immortaliser la vie quotidienne dans les tranchées, la camaraderie entre les soldats, parfois les « poilus » eux-mêmes. Les soldats correspondent souvent avec leurs proches laissés à l'arrière afin de partager ces expériences du conflit. Le 18 décembre 1914, le caporal Auguste Leblanc envoie une longue lettre à ses parents, habitant Baugy (Cher) afin de leur raconter l'attaque que le 295^e régiment d'infanterie de ligne, réserve du 95^e, a mené deux jours auparavant contre des tranchées allemandes. Pendant cet assaut violent, décrit dans un style cru et direct, seuls 65 hommes sur 200 sont « restés ».

Sur un front ouest presque figé pendant quatre ans, de 1915 à 1918, des millions de soldats connaissent des conditions de vie particulièrement difficiles dans les tranchées. Outre le danger permanent, les « poilus » doivent affronter le froid et vivre alternativement dans la poussière et la boue, parmi les rats tout en étant rongés par les poux. Les poilus sont aussi soumis à l'odeur de putréfaction des cadavres et des excréments. Les conditions d'hygiène sont horribles. Après des pluies répétées, les caillebotis dont on garnit le fond des tranchées ne peuvent indéfiniment empêcher l'eau de monter jusqu'aux genoux des soldats...

Pistes d'exploitation pédagogique

- Identifiez les documents en donnant leur nature, leurs auteurs et leurs dates
- Décrivez les documents 1, 3, 4. Comment ces documents illustrent-ils la violence de la guerre ?
- Décrivez les documents 2a, 2b, 2c, 2d. A quelles difficultés quotidiennes les soldats sont-ils confrontés dans les tranchées ?

Bibliographie

- AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004.
- GARDANT Alain et GIVERT Véronique, *1914-1918 : Le Cher dans la Grande Guerre*, dossier pédagogique du service éducatif des archives départementales du Cher, 2006.
- Archives départementales du Cher, *1914-1918 : Le Cher dans la Grande Guerre*, livret d'exposition, 2006.

La base aérienne d'Avord pendant la Grande Guerre

Problématique

Comment des documents d'archives témoignent-ils du fait que l'aviation est devenue une arme pendant la Première Guerre mondiale ?

Contexte historique et analyse du document

En 1910, sur proposition d'élus du département du Cher et du colonel Hirschauer, le ministère de la Guerre accepte que le champ de manœuvres du camp d'Avord soit transformé en une véritable « école d'aviation pour former des pilotes ». A la suite de la loi du 29 mars 1912, l'aéronautique militaire française est définitivement organisée. La base d'Avord est solennellement inaugurée le 23 juillet de la même année en présence du capitaine Bellenger (1878-1977), son premier commandant et assure l'instruction des élèves pilotes. Elle comprend un terrain d'aviation, quatre hangars destinés à accueillir les premiers monoplans Blériot et des logements pour le personnel .

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Dans les premiers jours de septembre, le capitaine Bellenger apporte un renseignement capital au général Galliéni, commandant Paris : l'armée allemande du général Von Klück se dirige vers le sud-est de la capitale. Joffre lance alors ses troupes contre le flanc droit de l'armée allemande et c'est la victoire de la Marne. L'avion vient de faire la démonstration qu'il était un outil indispensable de reconnaissance, mais il n'est pas encore pris pour une arme offensive nouvelle. Dès 1916-1917, le centre de formation au pilotage d'Avord devient la première école d'aviation du monde. Le nombre d'avions passe de quelques dizaines en 1914 à 1300 en 1918. Avord forme pendant quatre ans plus de 10 000 aviateurs français et étrangers - dont 150 américains – et compte 170 instructeurs, 2560 mécaniciens et 384 civils à la fin de la guerre. Dans les écoles d'aviation françaises, le futur pilote passe par des étapes qui lui donnent une formation d'aviateur tout en façonnant sa mentalité. L'ouvrage illustré par l'aviateur et dessinateur Marcel Jeanjean (1893-1973), intitulé « Sous les cocardes », présente avec humour le fonctionnement quotidien d'une base d'aviation pendant la Première Guerre mondiale. Ayant connu les tranchées, devenu pilote de reconnaissance en 1917, cet artiste croque la vie quotidienne de son escadrille sur des carnets dont il tirera ce remarquable album en 1919. Afin d'obtenir leur brevet militaire, les apprentis-pilotes doivent d'abord apprendre à conduire un « pingouin », un avion incapable d'effectuer le moindre vol mais destiné à rouler d'un bout à l'autre de la piste. Peu après, ils s'entraînent à effectuer des décollages et des atterrissages avant de réaliser des vols avec de vrais avions en compagnie de moniteurs. Après 36 heures en l'air, dont une quinzaine seul dans l'appareil,

les apprentis-pilotes peuvent prétendre passer leur brevet militaire qui consiste à effectuer un long voyage de 200 kilomètres avec le même appareil, à monter à des altitudes élevées (souvent supérieures à 2000 mètres), et à descendre pendant quelques minutes en spirale moteur arrêté.

La rapidité de leur formation est néfaste à la qualité de l'instruction : une bonne partie de ces pilotes inexpérimentés meurent sur le front. Pendant toute la Grande Guerre, certains pilotes sont chargés d'organiser l'observation des tirs d'artillerie, de détruire les ballons d'observation allemands (les drachens) et de photographier le front. Les pilotes naviguent avec des moyens de repérages sommaires et doivent affronter plusieurs ennemis redoutables : l'artillerie ennemie qui crible de balles les appareils, le vent, mais aussi le brouillard et la pluie qui exposent l'aviateur à rencontrer des obstacles imprévisibles. Les accidents, les décès de pilotes sont nombreux. Dès 1915, l'avion est devenu un outil de combat et de bombardement. En juin de la même année, le célèbre boxeur professionnel Georges Carpentier (1894-1975) intègre l'armée de l'air après avoir passé avec succès son brevet de pilote militaire sur la base aérienne d'Avord. Posant en tenue d'aviateur, un bras posé sur son bombardier Farman, il affirme sa qualité de soldat appartenant à une élite. Ces bombardiers français, reconnaissable aux cocardes tricolores qu'ils portent sous leurs ailes, sèment la terreur parmi les soldats allemands. Pendant la Grande Guerre, les pilotes aiment se faire photographier près de leur appareil comme les anciens militaires à cheval aimaient se faire immortaliser aux côtés de leurs montures. Blessé au bout de dix-huit mois de combat, Georges Carpentier reçoit la Croix de guerre avant de réintégrer la vie civile.

Engagée dans des combats toujours plus nombreux, l'aviation commence à jouer un rôle significatif – même s'il reste marginal par rapport à celui de l'infanterie ou de la marine. En novembre 1918, l'aviation militaire française compte 260 escadrilles et 3500 avions qui dominent un ciel où les combats se sont révélés aussi sauvages et cruels que sur les sols labourés par la chute de millions d'obus. Chaque jour, la guerre, grande dévoreuse d'hommes, réclame de nouvelles vies humaines.

Des pilotes de chasse célèbres passent par l'école de pilotage d'Avord pendant la Première Guerre mondiale : Georges Guynemer (1895-1917) ou Georges Madon (1892-1924), qui donne son nom à la base d'Avord le 30 juillet 1982, entre autres. Guynemer arrive à Avord le 21 mars 1915 en tant que pilote et quitte la base le 8 mai suivant. Le 8 juin, il est affecté à la célèbre escadrille numéro 3 dite « des Cigognes » à Vauciennes, terreur des avions allemands. Les chasseurs ont pour mission de provoquer les pilotes ennemis dans des sortes de duels modernes meurtriers et d'abattre leurs avions. L'aviation de chasse fournit aux journalistes de nouveaux héros sans peur, des « chevaliers du ciel », qui renouent avec la tradition de la guerre « noble », loin de la violence de masse déshumanisée qui caractérise la Première Guerre mondiale. Pilote français le plus célèbre et le plus honoré de la Première Guerre mondiale, le capitaine Georges Guynemer s'illustre brillamment dans l'aviation avec cinquante-trois victoires : ses exploits sont largement relatés par la presse. Décoré des plus hautes distinctions, il meurt au combat le 11 septembre 1917 et repose au Panthéon le mois suivant. En quelques années, Georges Guynemer est donc devenu un pilote de légende et un mythe.

Pistes d'exploitation pédagogique

- Identifiez les documents en donnant leur nature, leurs auteurs et leurs dates. En histoire des arts, faites une recherche sur l'illustrateur français Marcel Jeanjean.
- Décrivez les documents 1, 2, 3. Comment ces documents illustrent-ils les débuts de l'aviation française avant la Première Guerre mondiale ?

Bibliographie

- MARCK Bernard, *Histoire de l'aviation*, Paris, Flammarion, 2012.
- GARDANT Alain et GIVERT Véronique, *1910-1940 : L'aéronautique dans le Cher* 1910-1940, dossier pédagogique du service éducatif des archives départementales du Cher, 2010.

La mobilisation des enfants en faveur de l'effort de guerre

Problématique

Comment des dessins d'enfants cherchent-ils à mobiliser l'arrière en faveur de l'effort de guerre ?

Contexte historique et analyse du document

La Première Guerre mondiale est une guerre totale qui a mobilisé la société française tout entière, ainsi que toutes les ressources de l'État, afin de détruire l'adversaire et gagner la guerre. A l'arrière, la propagande insiste sur le fait que les mineurs doivent adopter un comportement exemplaire et se montrer solidaires de leurs parents. Dans les campagnes du Cher, les enfants doivent aider leurs mères qui se trouvent souvent seules pour travailler la terre, du fait de la mobilisation d'une grande partie de la main d'œuvre masculine. Sur le front, l'année 1916 est marquée par les terribles combats de Verdun et de la Somme qui tuent des centaines de milliers d'hommes. A l'arrière, l'ensemble des discours patriotiques tenus aux enfants à l'école ou dans la presse enfantine souligne le courage et l'héroïsme des combattants. Des circulaires émanant du ministère de l'Instruction publique organisent précisément le déroulement des « journées patriotiques » dans les écoles - telle la « journée du poilu » de 1915 - qui se traduisent par des quêtes dans les écoles, assurées par les enfants eux-mêmes.

Ces affiches de propagande ont été réalisées dans le cadre d'un concours organisé en 1916 au sein des écoles communales de la ville de Paris afin d'aider les soldats du front. Préparé par l'administration municipale de la capitale et l'Union française pour l'expansion morale et matérielle de la France, ce concours de dessins d'enfants a pour thème les restrictions de guerre. Les dessins ont été réalisés par des adolescents qui poursuivent leurs études au sein des écoles primaires supérieures : les meilleurs d'entre eux ont été convertis en affiches afin d'encourager la population française à limiter ses consommations alimentaires et énergétiques.

Le dessin de l'écolière Camille Boutet s'adresse à l'enfance en l'encourageant à se priver de sucreries. L'apprentie affichiste démontre son savoir-faire par la qualité du dessin, la richesse du coloris ainsi que par l'abondance des petits détails - dans la vitrine de la confiserie, les coupes présentées sont remplies de bonbons de couleurs différentes – Le caractère patriotique du dessin est souligné grâce à l'utilisation massive du rouge, du blanc et du bleu. S'inspirant de l'art du portrait, l'élève Camille Boutet a tracé un cadre ovale à

l'intérieur du cadre rectangulaire vert de l'affiche qui souligne l'aspect presque intime de cette scène banale de la vie quotidienne. Le slogan employé « nous saurons nous en priver » accentue le contraste entre l'intérieur achalandé du magasin de confiserie et la rue vide où se situent ces trois jeunes enfants. En renonçant à certains de leurs plaisirs, en adoptant un comportement exemplaire, ces enfants sont présentés comme des exemples à suivre aux adultes.

« Les restrictions demandées aux Français qui vivent à l'arrière ne sont rien en comparaison des sacrifices permanents demandés aux Français qui se battent au front » : telle est l'inscription que l'on trouve sur certains documents d'archives au cours de la Première Guerre mondiale. Les documents 2, 3, 4, 5 nous présente une France de l'arrière qui souffre de pénuries diverses et de privations. Ces dessins sont encore plus simples que celui de Camille Boutet, tant du point de vue de la composition que de celui du libellé. Tous ont adopté le double cadre caractéristique des affiches officielles de cette époque. Comme dans la précédente affiche, la guerre est totalement absente de l'image et n'est signifiée que par l'écrit. Le slogan, « soignons la basse-cour, je suis une brave poule de guerre, je mange peu et produis beaucoup » est le seul qui fasse allusion – non sans humour - au conflit en cours. Les titres des autres affiches sont eux aussi évocateurs : les Français doivent manger « moins de viande pour ménager notre cheptel », économiser le gaz et cultiver leur potager. Toutefois, grâce à la qualité du dessin, grâce à la variété et la gaieté des couleurs employées, l'ensemble donne de la fraîcheur à cette initiative nationale, pourtant marquée par un contexte militaire et psychologique difficile.

Pistes d'exploitation pédagogique

- Identifier les messages délivrés par ces dessins d'enfants. Donnez une définition du mot « propagande ».
- Comment ces dessins d'enfants demandent-ils à l'arrière d'accepter diverses restrictions ?

Bibliographie

- BECKER Jean Jacques et BERSTEIN Serge, *Victoires et frustrations (1914-1929)*, Paris, Le Seuil, 1990.
- BECKER Jean Jacques, *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004.

- GARDANT Alain et GIVERT Véronique, L'enfance dans le Cher, 1830-1945, quatrième partie : l'enfance et la guerre, 2012, dossier pédagogique accessible sur le site internet archives18.fr

La mobilisation à Bourges pendant la guerre

Problématique

Comment des documents d'archives illustrent-ils la mobilisation industrielle de Bourges pendant la Première Guerre mondiale ?

Contexte historique et analyse du document

Lorsque la guerre éclate en août 1914, la Triple Entente comme la Triple Alliance ont imaginé une guerre courte mobilisant des millions d'hommes : 3 600 000 soldats de France métropolitaine et des colonies sont engagés dès les premiers mois. A cette date, des milliers de soldats appartenant au 95^e régiment d'infanterie, au 1^{er} et au 37^e régiment d'artillerie, ont quitté Bourges et se dirigent vers le front. A la fin de l'année, la guerre de mouvement est devenue une guerre de position marquée par un déluge d'acier et de feu. Les réserves françaises en armes et en munitions, prévues pour répondre aux besoins d'un conflit court, sont épuisées. L'État français doit produire rapidement un très grand nombre d'armes et de matériels de guerre et convertir l'économie nationale en une économie de guerre.

Installés à Bourges depuis le Second Empire, les Établissements militaires de Bourges comprennent en 1914 un Atelier de Construction, une École centrale de Pyrotechnie, une École d'artillerie et une Commission d'expérience, chargée de réaliser les essais des armes et des munitions sur le terrain du Polygone. L'école centrale de Pyrotechnie est un centre de formation, d'études et de fabrication d'explosifs et de fusées.

Grande ville militaire, Bourges est devenue une grande ville de guerre pendant le premier conflit mondial. Elle compte quatre ateliers de production et de montage de matériel d'artillerie, ainsi que trois ateliers de montage et de chargement de munitions. En 1918, la Pyrotechnie a quintuplé sa superficie afin de fabriquer de grandes quantités d'explosifs. A la même date, l'Atelier de Construction produit quotidiennement 40 exemplaires de canons de 75, de nombreuses pièces d'artillerie de différents calibres, 80 000 cartouches à obus de 75 - soit dix fois plus qu'en 1914 - ainsi que 40 000 fusées. Chaque jour, des dizaines de trains empruntent une ligne spéciale de chemin de fer afin de fournir les matières premières nécessaires aux ateliers de production des Établissements militaires de Bourges.

Cet accroissement sans précédent des rendements se traduit par une hausse spectaculaire des effectifs : ceux-ci passent de 3 128 ouvriers en 1914 à 23 425 à la fin de 1918. Dès le début du conflit, la mobilisation des hommes entraîne vers le front des ouvriers spécialisés que l'on rappelle rapidement, afin de les affecter à l'arrière, en position d' «

ouvriers mobilisés » aux Établissements militaires. A la fin de la guerre, les Établissements militaires de Bourges comptent 14 000 ouvriers mobilisés originaires du nord de la France et de la région parisienne, des milliers d'ouvriers étrangers, ainsi que des milliers d'ouvrières qui travaillent à la Pyrotechnie. En septembre 1916, le Congrès de l'Union départementale C.G.T. des Syndicats du Cher demande à toutes les organisations syndicales du département d'accepter les femmes en leur sein afin que celles-ci puissent défendre leurs droits et revendiquer, pour le même travail, un salaire égal à celui des hommes. La population de Bourges est passée de 45 700 habitants en 1911 à près de 110 000 en 1918. De nouveaux quartiers sont construits pour loger le personnel des Établissements militaires aux « Fonds Guaidons ». Après l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés en avril 1917, les usines d'armement de Bourges fournissent aux armées américaines une grande partie de leur matériel d'artillerie. De septembre 1918 à juillet 1919, Bourges est également le siège du Central Records Office et accueille 6000 américains. Le Central Records Office est un organisme chargé de procéder à l'instruction des dossiers des soldats du corps expéditionnaire étatsunien.

Pistes d'exploitation pédagogique

- Identifiez les documents en donnant leur nature et leurs dates.
- Décrivez les quatre premiers documents. Que fabrique-t-on aux Établissements militaires de Bourges pendant la Première Guerre mondiale ? Comment ces documents illustrent-ils la mobilisation industrielle de la ville pendant la Grande Guerre ?
- Décrivez les trois derniers documents. Pourquoi le travail des femmes et des ouvriers étrangers aux Établissements militaires de Bourges est-il essentiel ?

Bibliographie

- BECKER Jean Jacques et BERSTEIN Serge, *Victoires et frustrations (1914-1929)*, Paris, Le Seuil, 1990.
- GARDANT Alain et GIVERT Véronique, *1914-1918 : Le Cher dans la Grande Guerre*, dossier pédagogique du service éducatif des archives départementales du Cher, 2006.
- Archives départementales du Cher, *1914-1918 : Le Cher dans la Grande Guerre*, livret d'exposition, 2006.

Blessés et mutilés de guerre

Problématique

Comment des documents d'archives témoignent-ils de la situation des blessés et des mutilés pendant la Grande Guerre ?

Contexte historique et analyse du document

La Grande Guerre est marquée par la mobilisation de dizaines de millions d'hommes venus de tous les continents, par une violence guerrière inédite et par la brutalité faite aux corps des combattants.

En France, le premier conflit mondial a mobilisé 8 millions d'hommes et provoqué la mort ou la disparition de 1,4 million d'entre eux, soit 10 % de la population active masculine. 3,6 millions de soldats français ont été blessés, dont 1,1 million d'invalides permanents, 56 000 amputés et 10 000 à 15 000 grands blessés de la face (les « gueules cassées »). A ce désastre sanitaire, il faut ajouter les dizaines de milliers de névrosés de guerre qui, eux aussi, ne pourront jamais reprendre une vie familiale et professionnelle tout à fait normale. L'augmentation de la puissance de feu de l'artillerie, l'utilisation d'armes meurtrières nouvelles - telles que les mitrailleuses, les gaz de combat ou les chars - l'intensité et la durée de cette guerre industrielle expliquent le grand nombre de morts et de soldats blessés.

Le schéma sanitaire de la mobilisation est caduc dès les premières semaines de guerre. L'état-major ayant décidé « l'offensive à outrance », il n'est pas question de mobiliser de lourdes ambulances qui pourraient encombrer le front et retarder les troupes. Se basant sur les expériences des conflits du début du XXe siècle (guerre russo-japonaise en 1905, guerres balkaniques en 1912-1913), les stratèges militaires pensent que la plupart des blessures des soldats seront des blessures simples et non infectées, dues à des balles de fusils de petit calibre. Sur le front, le Service de santé aux armées (SSA) est rapidement dépassé par le grand nombre de blessés - souvent abandonnés sur place devant la progression rapide des Allemands - et ne dispose pas des moyens nécessaires en matériels et en personnels pour mener à bien ses missions.

Passée la période d'improvisation initiale, un réseau organisé de structures hospitalières se constitue à l'arrière à partir de l'hiver 1914, lorsque s'engage la guerre de position, afin de soigner le plus rapidement possible les blessés et accélérer leur évacuation. En une année, la médecine de guerre connaît une formidable mue tant qualitative que quantitative. A chaque étape, un tri est opéré par les médecins militaires selon la gravité des cas. Sur le front, le poste de secours avancé ne pratique théoriquement que les gestes de premiers secours. Les autres blessés sont envoyés vers une ambulance intermédiaire qui

récupère, filtre les combattants - les soldats agonisants y décèdent bien souvent – et rédige leurs fiches médicales. Les blessés sont ensuite transportés jusqu'aux hôpitaux d'évacuation (HOE) grâce à des ambulances chirurgicales automobiles - les « autochirs » - qui permettent à ces établissements d'absorber plus facilement l'affluence des blessés. A la fois centres de soins et de régulation, les HOE assurent la prise en charge chirurgicale et le triage clinique des soldats afin de hiérarchiser les urgences. Les blessés intransportables sont hospitalisés sur place, les patients traités ou pouvant attendre sont transférés vers les établissements médicaux de convalescence de l'intérieur, alors que les blessés légers sont envoyés dans un dépôt d'éclopés avant un retour rapide en unité.

La croissance et la rationalisation de la chaîne de santé permet de sauver de nombreuses vies et de récupérer des combattants aptes à retourner au front. Dans le Cher, la mobilisation en faveur des blessés du front est impressionnante : on compte 34 hôpitaux militaires entre 1914 et 1918 contre 2 seulement avant le déclenchement du conflit (l'Hôpital militaire Baudens à Bourges et l'infirmerie-hôpital du Camp d'Avord). Pendant la Grande Guerre, notre département possède un hôpital militaire permanent – l'hôpital militaire Baudens à Bourges - vingt-deux hôpitaux complémentaires et un grand nombre d'annexes situées dans des communes proches, neuf hôpitaux auxiliaires et deux hôpitaux bénévoles. Les hôpitaux complémentaires sont des formations hospitalières provisoires gérées par le Service de santé aux armées. Les hôpitaux auxiliaires sont mis sur pied par les sociétés d'assistance de la Croix-Rouge française. Les hôpitaux bénévoles, mis en place grâce à des initiatives privées, s'administrent eux-mêmes et reçoivent du service de santé militaire un prix de journée forfaitaire.

Pendant la Grande Guerre, 44 communes du Cher, réparties sur l'ensemble du territoire départemental, possèdent des établissements hospitaliers ce qui représente 9 000 à 10 000 lits environ. Ceux-ci sont bien souvent situés le long des grandes voies de communication afin de faciliter l'acheminement des blessés. Les locaux des établissements scolaires sont souvent réquisitionnés : 37 écoles du Cher, l'École nationale professionnelle de Vierzon, deux collèges (Sainte-Marie et Littré à Bourges), un lycée de garçons, ainsi que deux Écoles Normales sont transformés en établissements hospitaliers. Les capacités hospitalières des communes suivent la hiérarchie urbaine du département. Par exemple, à elle seule, Bourges compte 17 hôpitaux et 5000 à 6000 lits environ, soit la moitié des lits disponibles pour le Cher. En 1918-1919, le Cher possède 5 hôpitaux et une annexe destinés aux soldats américains blessés. Ces établissements hospitaliers sont situés à Bourges (voir fiche 5), Mehun-sur-Yèvre, Saint-Amand-Montrond, Saint-Florent-sur Cher, Sancerre et Veaugues .

Comme de nombreux autres Français, les habitants du Cher expriment leur solidarité avec les victimes alliées de la Grande Guerre. Ils participent aux nombreuses "journées nationales", organisées par les autorités locales, qui se déroulent sur le territoire départemental. Celles-ci prennent la forme de quêtes, de tombolas ou de ventes publiques et sont popularisées grâce à des campagnes d'affiches destinées à stimuler la générosité des habitants. Le 11 avril 1915, le Préfet du Cher mobilise l'identité régionale et les populations locales en faveur de la « Journée du Berry au profit des blessés soignés dans les hôpitaux du Cher et des mutilés de la guerre de notre région ». La construction de cet

établissement est liée à l'installation des Établissements militaires et de plusieurs régiments à partir du Second Empire. Bâti en 1875 selon le modèle hygiéniste de l'hôpital pneumatique de Tollet, l'hôpital militaire Baudens est un établissement composé de pavillons indépendants à une seule salle, sans étage. Chaque bâtiment destiné aux malades bénéficie d'un plafond en forme d'ogive et d'un faîtage avec lanterneaux de ventilation afin de faciliter la guérison de ceux qui sont atteints par des épidémies. Ouvert en 1879, l'hôpital militaire Baudens est situé au sud-est de Bourges, rue Ranchot, près des boulevards de l'industrie et de l'arsenal (actuel boulevard Maréchal Joffre). Il comporte la maison du médecin-chef, une pharmacie, des logements de fonction et douze pavillons de malades - les « peignes » - répartis pour moitié de chaque côté d'un bâtiment central et auquel on accède par une grande allée. L'hôpital dispose de 646 lits en juillet 1918 contre 208 lors de sa construction. Il emploie alors des personnels civils et militaires (médecins, brancardiers, infirmiers), ainsi que des infirmières professionnelles ou bénévoles. Son nom lui est attribué en 1964 en hommage à Lucien, Jean-Baptiste Baudens (1804-1857), chirurgien militaire, connu notamment pour avoir posé les règles d'utilisation du chloroforme. Fermé en 1997 et cédé au Conseil général du Cher en 1999-2000, il est actuellement aménagé en un écoquartier.

Dans l'urgence de cette situation de guerre, les hôpitaux montrent leur capacité à continuer à remplir leurs missions. La chaîne de santé mise en place pendant le premier conflit mondial va permettre les progrès considérables de la médecine et surtout de la chirurgie de guerre, notamment dans les domaines de la chirurgie réparatrice et viscérale. En revanche, la grippe espagnole et la tuberculose causent de nombreux décès. La tuberculose est une maladie infectieuse chronique due à un agent pathogène, le bacille de Koch, qui touche essentiellement les poumons. Face à l'augmentation du nombre de cas de tuberculoses chez les soldats pendant la Grande Guerre, et afin d'éviter la contagion des populations civiles, l'État finit par organiser en 1915 un dispositif sanitaire national spécifique destiné à lutter contre cette maladie. Les militaires tuberculeux sont envoyés dans des hôpitaux sanitaires ou à la campagne, dans des « stations sanitaires », sorte de sanatoriums de fortune. 150 000 cas de tuberculose sur 400 000 cas suspects sont diagnostiqués dans les armées françaises pendant la Grande Guerre et causent 40 000 morts.

Les mutilés de guerre font également l'objet de soins particuliers : des centres et des écoles de rééducation professionnelle sont créés à leur attention. Le premier Institut de reconversion pour les militaires invalides est créé à Lyon en 1914, grâce à l'action de son maire Édouard Herriot auprès du ministère de la Guerre. Le 2 mars 1916 est créé l'Office des mutilés et réformés de guerre, ancêtre de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (Onac). Avec d'autres associations, il prend en charge l'organisation de la reconversion des mutilés de guerre au plan national et gère les nombreuses écoles de rééducation professionnelle créées dans les départements.

De juillet 1915 à juin 1916, l'École de rééducation professionnelle de Bourges, située dans la caserne Lariboisière place de la Pyrotechnie, accueille 150 mutilés de guerre environ. Beaucoup d'entre eux sont des amputés des membres inférieurs et/ou supérieurs que l'on a remplacé par des prothèses. L'article du « Matin » qui décrit ce nouvel établissement a été rédigé par le journaliste Maurice Prax (1881-1962), fils du général Léon

Prax, et futur grand reporter au « Petit Parisien ». L'auteur évoque ces hommes qui ont le statut de mutilés de guerre pensionnés et qui veulent exercer un nouveau métier.

Les photographies nous présentent des invalides en plein travail, concentrés sur leurs créations, et sont conçues pour redonner une dignité aux mutilés de guerre. Ces derniers sont présentés comme des individus actifs, des travailleurs capables de s'assumer seul et non des infirmes anonymes. Le sixième document illustre le « Guide à l'usage des mutilés et estropiés de la guerre », petit ouvrage destiné à mettre en valeur l'action des écoles de rééducation qui assurent la reconversion professionnelle des mutilés de guerre. Au sein de ces établissements, ces invalides pourront retrouver un nouveau métier et devenir menuisiers, cordonniers, tailleurs, comptables... Le photographe a choisi d'individualiser les mutilés en les présentant de profil ou de face. L'établi au premier plan contribue à attirer l'attention du spectateur sur l'ouvrier portant, en guise de bras, une prothèse mécanique actionnant une pince.

Tous les mutilés de guerre ne souhaitent pas nécessairement changer de métier et ont parfois appris sur place à lire et à écrire. En octobre 1915, l'ancien soldat analphabète Adam François rédige une lettre émouvante, destinée au chirurgien-chef de l'École de rééducation professionnelle, afin de retourner dans son foyer et reprendre son ancien métier d'agriculteur. Les documents 5 à 8 mettent en avant l'efficacité des écoles de rééducation : les mutilés de guerre ont retrouvé un nouveau travail et ont réussi à vaincre leur infirmité grâce aux progrès médicaux entre autres. Ils rappellent à la population française que ces soldats se sont sacrifiés pour défendre la patrie et que leur engagement peut être assimilé à un martyr, puisqu'ils portent les stigmates du combat dans leur chair : la société française leur est redevable et doit les aider à surmonter leur handicap par la réinsertion. En fait, la réalité est moins reluisante : ces formations professionnelles destinées à réintégrer les mutilés dans la vie civile ne résolvent que partiellement les traumatismes occasionnés par la violence des combats.

Pistes d'exploitation pédagogique

- Observez les trois premiers documents. Pourquoi le nombre des hôpitaux a-t-il fortement augmenté pendant la Grande Guerre ?
- Que demande le document 2 aux habitants du Cher ?
- A l'aide du document 1c, situez l'hôpital Baudens à Bourges, près du boulevard de l'industrie. Étudiez les documents 3a, 3b, 3c : quels types de patients accueille-t-on à l'hôpital militaire Baudens ? Par qui sont-ils soignés ?
- Faites une petite recherche sur la tuberculose puis définissez ce mot. Décrivez le document 4. Pourquoi cette affiche demande-t-elle de l'argent, par la souscription, aux Français ?

- Étudiez les documents 5, 6, 7 et 8. A quoi sert l'École de rééducation professionnelle de Bourges pendant la Grande Guerre ?
- A l'aide de l'ensemble des documents, rédigez un développement qui décrit la situation des blessés et des mutilés du Cher pendant la Grande Guerre.

Bibliographie

- LARCAN Alain, FERRANDIS Jean-Jacques, *Le Service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Éditions LBM, 2008.
- Collectif, *Les hôpitaux dans la guerre*, Paris, Le cherche midi, 2008.
- OLIER François, QUENEC'HDU Jean-Luc, *Hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918*, tome II, Condé-sur-Noireau, Ysec éditions, 2010.
- DELAPORTE Sophia, *Les médecins dans la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2003.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004.
- GARDANT Alain et GIVERT Véronique, *1914-1918 : Le Cher dans la Grande Guerre*, dossier pédagogique du service éducatif des archives départementales du Cher, 2006.
- Archives départementales du Cher, *1914-1918 : Le Cher dans la Grande Guerre*, livret d'exposition, 2006.

Chronologie 1914-1918

- 1882: La Triple Alliance unit l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie.
- 1907: La Triple Entente unit la Grande-Bretagne, la France et la Russie.
- **23 juillet : Inauguration de la base aérienne d'Avord (Cher). Dès 1916-1917, Avord devient la première école d'aviation du monde.**
- 8 octobre - 3 décembre 1912 : Première guerre balkanique.
- 29 juin - 10 août 1913 : Deuxième guerre balkanique
- 19 juillet - 5 août 1913 : Vote de la loi portant le service militaire de deux à trois ans en France.

1914

- 28 juin : Assassinat de l'archiduc d'Autriche-Hongrie à Sarajevo par un étudiant serbe, Gavrilo Princip.
- 28 juillet : L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.
- 30 juillet : Mobilisation générale en Russie.
- 31 juillet: Jean Jaurès est assassiné à Paris. **Derniers meetings pacifistes à Bourges et à Saint-Florent-sur-Cher.**
- 1er août : Mobilisation générale en Allemagne et en France. Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie.
- 2 août : Entrée des troupes allemandes en Belgique.
- 3 août : Déclaration de guerre allemande à la France.
- 4 août : Déclaration de guerre du Royaume-Uni à l'Allemagne.
- **6 août : Le 95^e régiment d'infanterie, le 1^{er} et le 37^{ème} régiment d'artillerie sont acclamés par les berruyers lors de leur départ pour le front.**
- 19 - 23 août : Échec de l'offensive française en Lorraine.
- 21 - 23 août : Défaites franco-anglaise dans la bataille des frontières (Ardennes et Charleroi).
- 26 août : Formation d'un gouvernement d'Union sacrée en France.
- 26- 30 août : Défaite russe à Tannenberg face à l'armée allemande.
- 6 – 13 septembre : La contre-offensive française sur la Marne arrête l'avance allemande.
- 17 septembre - 17 novembre : Course à la mer des Alliés et des Allemands.
- Novembre : Entrée de la Turquie dans la guerre aux côtés des puissances centrales. Début de la guerre de position sur le front occidental. **Bourges devient une grande ville de guerre : les Établissements militaires comptent 3 128 ouvriers en 1914 contre 23 425 à la fin de 1918.**

1915

- 5 février : Blocus des côtes alliées par l'Allemagne : les navires neutres pourront être coulés par ses sous-marins.
- 15 février - 18 mars : Offensive française en Champagne destinée à percer le front.
- 19 février : Début de l'opération des Dardanelles contre l'Empire ottoman.
- **11 avril : Journée du Berry au profit des blessés soignés dans les Hôpitaux du Cher et des mutilés de guerre.**
- 22 avril : Les gaz de combat sont utilisés pour la première fois par les Allemands à Ypres (Belgique).
- 24 avril: Début du génocide arménien dans l'Empire ottoman.
- 7 mai : Le « Lusitania », paquebot britannique, est torpillé par un sous-marin allemand. 128 victimes étaient américaines.
- 23 mai : Entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Alliés.
- **Juin : ouverture de l'Ecole de rééducation professionnelle de Bourges destinée aux mutilés de guerre.**
- 5 octobre : Début du débarquement d'un corps expéditionnaire allié à Salonique. La Bulgarie rejoint les puissances centrales.

1916

- 21 février – 18 décembre : Bataille de Verdun. **Les 24 et 26 février, le 95^{ème} R.I. participe à la prise du fort de Douaumont.**
- 31 mai - 1er juin : Bataille navale du Jutland.
- 4 juin : Début de l'offensive Broussilov sur le front russe.
- 1er juillet – 18 novembre : Offensive alliée, principalement britannique, sur la Somme.
- 20 août : La Roumanie entre en guerre aux côtés des Alliés.
- 15 septembre : Première utilisation de chars d'assaut par les Anglais.
- 29 août : Hindenburg est nommé commandant en chef des armées allemandes.
- 25 décembre: Joffre est remplacé par Nivelle à la tête de l'armée française.

1917

- 31 janvier : Début de la guerre sous-marine totale à l'initiative allemande.
- 8-12 mars: Première révolution russe. Le gouvernement provisoire poursuit la guerre.
- 2 avril : Entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés des Alliés.
- 16 avril: Début de l'offensive Nivelle au Chemin des Dames.
- 15 mai: Pétain remplace Nivelle à la tête de l'armée française.
- 20 mai : Premières mutineries dans l'armée française.
- 29 juin : Entrée de la Grèce dans la guerre aux côtés des Alliés.
- 24 octobre : Défaite italienne à Caporetto.
- 6 novembre : Révolution bolchevique en Russie. Lénine au pouvoir.
- 16 novembre : Formation du gouvernement Clémenceau.

1918

- **Janvier : Installation d'un grand corps d'armée américain près de Mehun-sur-Yèvre.** Le 8, le président Wilson expose les objectifs de guerre américains dans ses "quatorze points".
- 3 mars : Signature du traité de Brest-Litovsk entre la Russie bolchevique et les puissances centrales.
- 21 mars : Offensive allemande en Picardie.
- Mai : Grèves massives en France.
- 27 mai - 15 juillet : Offensives allemandes vaines sur le Chemin des Dames, puis en Champagne.
- 18 juillet : Contre-offensive franco-américaine et deuxième victoire de la Marne.
- **Septembre 1918 - juillet 1919 : Bourges est le siège du Central Post Office et du Central Records Office et accueille 6 000 américains.**
- 15 septembre : Offensive de l'armée d'Orient.
- 26 septembre : Foch, commandant en chef allié, lance une contre-offensive générale sur le front occidental.
- 29 septembre : La Bulgarie signe l'armistice.
- Octobre : Apogée de l'épidémie de grippe espagnole.
- 3 novembre : Armistice italo-autrichien.
- 11 novembre : Signature de l'armistice par l'Allemagne. Un an plus tard, un soldat inconnu est enterré sous l'Arc de Triomphe.

1919

- **Janvier : Grande vague de démobilisation industrielle dans le Cher.**
- 18 janvier : Ouverture de la conférence de la Paix à Paris. Le traité de Versailles est signé le 28 juin.
- **1er mai : Grandes grèves et manifestations ouvrières à Bourges et à Vierzon.**
- 14 juillet : Défilé de la victoire à Paris.

Communes du Cher possédant des hôpitaux militaires pendant la Grande Guerre (hôpitaux militaires permanents, hôpitaux complémentaires et annexes, hôpitaux auxiliaires...)

(données tirées de l'ouvrage intitulé « les hôpitaux militaires dans la guerre 1914-1918 », F. Olier et J.-L. Quenec'hdu, 2010)

Argent-sur-Sauldre : Hôpital auxiliaire numéro 16, **20 à 30 lits**, ouvert entre le 2 septembre 1914 et le 28 novembre 1917.

Aubigny-sur-Nère : Hôpital complémentaire numéro 62, **190 à 120 lits**, ouvert entre 1914 et 1916.

Avord : Infirmerie-hôpital ouvert pendant toute la guerre et fermée le 14 mai 1919 soit 80 lits; Hôpital dépôt de convalescents, 330 à 110 lits, ouvert de décembre 1914 à septembre 1916 ; Hôpital complémentaire numéro 96, 110 à 150 lits, ouvert du 10 juillet 1916 au 25 avril 1919. **Soit 520 à 340 lits pendant la Grande Guerre.**

Barlieu : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 62 d'Aubigny-sur-Nère, **20 lits**, ouvert entre le 1er octobre 1914 et le 19 septembre 1916.

Bengy-sur-Craon : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 56 de Nérondes, **30 lits**, ouvert du 3 octobre 1914 à septembre 1916.

Blet : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 56 de Nérondes, **30 lits**, ouvert du 28 décembre 1914 à septembre 1916.

Bourges : Hôpital militaire (devient l'Hôpital Baudens en 1964), 511 à 477 lits, ouvert pendant toute la durée de la guerre et annexes 589 à 580 lits ouvertes à différentes périodes ; Hospice civil, 50 lits, ouvert pendant toute la durée de la guerre ; Hôpital complémentaire numéro 3, 339 à 258 lits, ouvert du 25 août 1914 au 22 juillet 1917 ; Hôpital complémentaire numéro 4, 150 à 192 lits, ouvert à différentes périodes ; Hôpital complémentaire numéro 15, 90 à 282 lits, ouvert du 21 septembre 1914 au 28 octobre 1919 ; Hôpital complémentaire numéro 16 , 137 à 132 lits, ouvert entre août-septembre 1914 et 1916-1917 ; Hôpital

complémentaire numéro 17 (possède l'École de rééducation professionnelle des mutilés, caserne Lariboisière), 764 à 735 lits (dont 150 mutilés de guerre environ), ouvert à différentes périodes ; Hôpital complémentaire numéro 18 , 210 à 208 lits, ouvert à différentes périodes ; Hôpital complémentaire numéro 21, 159 à 244 lits, ouvert à différentes périodes ; Hôpital complémentaire numéro 24, 65 à 106 lits, ouvert du 1er mai 1915 au 12 août 1917 et une annexe possédant 28 lits ouverte du 27 août 1914 au 1er avril 1916 ; Hôpital complémentaire numéro 28, 411 à 627 lits, ouvert du 7 août 1914 au 27 janvier 1919 ; Hôpital complémentaire numéro 88, 257 à 171 lits, ouvert de 1915 à 1919 ; Hôpital complémentaire numéro 89, 245 à 232 lits, ouvert du 1er septembre 1915 au 4 avril 1916 ; Hôpital complémentaire numéro 97, 300 lits, ouvert du 1er décembre 1916 à 1919 ; Hôpital complémentaire numéro 100, 145 à 430 lits, ouvert du 11 février 1917 au 1er juin 1919 ; Hôpital complémentaire numéro 78, 204 à 262 lits, ouvert du 7 décembre 1914 au 25 novembre 1916 ; Hôpital auxiliaire numéro 4, 70 à 125 lits, ouvert du 10 août 1914 au 31 décembre 1918 ; Hôpital auxiliaire numéro 101 (actuel collège Littré), 220 à 250 lits, ouvert du 4 août 1914 au 5 septembre 1917, devient l'US Camp Hospital numéro 68 contenant 350 à 400 lits et ouvert du 18 septembre 1918 au 12 juin 1919. **Soit au total un hospice civil et 17 hôpitaux (un hôpital militaire,, 14 hôpitaux complémentaires, 2 hôpitaux auxiliaires) : 5294 à 6089 lits pendant la Grande Guerre.**

Charenton-du-Cher : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 57 de Saint-Amand-Montrond, **58 lits**, ouvert à différentes périodes.

Charost, annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 88 de Bourges, 20 lits, ouvert du 25 avril 1915 au 1er avril 1916 ; annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 18 de Bourges, 20 lits, ouvert du 1er avril 1915 au 25 août 1915. Soit au total **40 lits**.

Châteaumeillant : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 57 de Saint-Amand-Montrond, **30 lits**, ouvert du 16 septembre 1914 au 7 octobre 1916.

Châteauneuf-sur-Cher : annexe de l'Hôpital auxiliaire numéro 12 de Lignières, 25 à 37 lits, ouvert du 10 août 1914 au 30 novembre 1916; annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 57 de Saint-Amand-Montrond, 25 lits, ouvert du 21 octobre 1914 au 8 août 1917. Soit au total **50 à 37 lits**.

Le Châtelet : Œuvre de l'assistance aux convalescents militaires, **20 lits**, sans dates.

Clémont : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 62 Champigny-sur-Marne, **6 lits**, ouvert du 1er octobre 1914 au 26 octobre 1915.

Concressault : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 62 d'Aubigny-sur-Nère, **20 lits**, ouvert du 1er octobre 1914 au 24 juillet 1916.

Culan : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 57 de Saint-Amand-Montrond, **30 à 37 lits**, ouvert du 16 septembre 1914 au 17 octobre 1916.

Dun-sur-Auron : Hôpital complémentaire numéro 95, 91 à 86 lits à partir du 12 septembre 1914 puis **228 à 223 lits** du 10 mai 1915 à septembre 1916.

Graçay : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 48 de Vierzon, **30 lits**, ouvert du 29 septembre 1914 au 15 août 1915 ; dirigé ensuite par l'Oeuvre de l'assistance aux convalescents militaires jusqu'au 27 décembre 1916.

Grossouvre : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 58 de La Guerche-sur-L'Aubois, **22 lits**, ouvert du 9 octobre 1914 au 27 décembre 1916.

La Guerche-sur-l'Aubois : Hôpital complémentaire numéro 58, groupement de locaux communaux, **68 à 188 lits**, ouvert du 12 août 1914 au 7 août 1917.

Henrichemont : Hôpital auxiliaire numéro 20, **25 lits**, ouvert d'août 1914 au 22 juillet 1917.

Ivoy-le-Pré : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 62 d'Aubigny-sur-Nère, **20 lits**, ouvert du 1er octobre 1914 au 4 décembre 1916

Jouet-sur-l'Aubois : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 58 de La Guerche-sur-l'Aubois, **14 à 20 lits**, ouvert du 9 octobre 1914 au 22 juillet 1917.

Lignières : Hospice civil, 34 lits, fermé le 20 septembre 1917 ; Hôpital auxiliaire numéro 12, 20 à 60 lits, ouvert du 10 août 1914 au 30 novembre 1916. **Soit au total 54 à 80 lits.**

Massay : Hôpital complémentaire numéro 48 de Vierzon, **30 lits**, ouvert du 14 octobre 1914 à février 1917.

Mehun-sur-Yèvre : Hôpital complémentaire numéro 52 , 71 à 108 lits, ouvert du 26 août 1914 à la fin de 1918 ; devient US Camp Hospital numéro 76 d'octobre 1918 au 10 juin 1919, 150 à 300 lits. **Soit au total 258 à 408 lits.**

Meillant : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 57 de Saint-Amand-Montrond, **20 lits**, ouvert du 14 octobre 1914 au 7 octobre 1916.

Nérondes : Hôpital complémentaire numéro 56, **70 lits**, ouvert entre août-septembre 1914 et septembre 1916.

Oizon : **10 lits**, ouvert du 1er octobre 1914 au 1er novembre 1915.

Saint-Amand-Montrond : Hôpital complémentaire numéro 57, 95 à 315 lits entre août 1914 et 1918 ; devient US Camp Hospital numéro 57 entre août 1918 et le 31 janvier 1919, 162 lits. **Soit au total 477 lits.**

Saint-Céols : Hôpital bénévole numéro 8 bis, **20 lits**, ouvert du 30 août 1914 au 8 août 1917.

Saint-Florent-sur-Cher : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 18 et 28 de Bourges, 30 lits, ouvert du 5 avril 1915 au 1er avril 1916 ; annexe de l'Hôpital auxiliaire numéro 101 de Bourges, 30 à 50 lits, ouvert du 1er juillet 1915 à la fin de 1918; devient US Camp Hospital numéro 68 de septembre 1918 au 31 janvier 1919, 350 à 400 lits. **Soit au total 430 à 480 lits.**

Saint-Martin-d'Auxigny : annexe de l'Hôpital auxiliaire numéro 4 de Bourges, **20 lits**, ouvert du 10 septembre 1914 à juillet 1915.

Saint-Satur : Hospice, **20 lits**, dirigé par l'œuvre de l'assistance aux convalescents militaires, sans dates.

Sancergues : Œuvre de l'assistance aux convalescents militaires, **20 lits**, sans dates.

Sancerre : Hospice civil, 12 lits, fermé le 31 décembre 1918 ; Hôpital auxiliaire numéro 18, 20 à 22 lits, ouvert du 28 août 1914 au 17 février 1917 ; Hôpital auxiliaire numéro 214, 20 à 22 lits, ouvert du 15 juin 1915 au 1er janvier 1918 ; Hôpital bénévole numéro 5 bis, 74 à 100 lits, ouvert du 27 novembre 1914 au 18 janvier 1919 : devient l'US Camp Hospital numéro 62 ouvert d'août 1918 au 1er novembre 1918. **Soit 126 à 146 lits.**

Sancoins : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 58 de La Guerche-sur-L'Aubois, **48 à 68 lits**, ouvert du 24 septembre 1914 au 25 octobre 1916.

Saulzais-le-Potier : Œuvre de l'assistance aux convalescents militaires, **22 lits**, sans dates.

Savigny-en-Sancerre : Œuvre de l'assistance aux convalescents militaires, **20 lits**, fermé le 1er novembre 1915.

Thaumiers : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 95 de Dun-sur-Auron, **20 lits**, ouvert de janvier 1916 au 21 septembre 1916.

Torteron : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 58 de La Guerche-sur-l'Aubois, **22 lits**, ouvert du 9 octobre 1914 au 22 juillet 1917.

Veaugues : annexe US Camp Hospital d'août 1918 au 1er novembre 1918, nombre de lits inconnu.

Vierzon : Hôpital complémentaire numéro 45, École Nationale Professionnelle Henri Brisson, 455 à 700 lits, ouvert du 27 août 1914 au 16 juin 1918 ; Hôpital complémentaire numéro 48, 70 à 80 lits, ouvert du 21 août 1914 au 19 janvier 1917 ; Hôpital auxiliaire numéro 15, 40 à 56 lits, ouvert du 1er septembre 1914 au 1er août 1917 ; Hôpital auxiliaire numéro 102, 32 à 58 lits, ouvert du 28 août 1914 au 11 août 1917. **Soit au total 597 à 894 lits pendant la Grande Guerre.**

Villequiers : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 56 de Nérondes, **20 lits**, ouvert du 30 septembre 1914 à novembre 1916.

Vouzeron : annexe de l'Hôpital complémentaire numéro 45 de Vierzon, **50 lits**, ouvert du 14 septembre 1914 au 27 juillet 1916.

TOTAL : 44 communes, 9119 à 10352 lits pendant la Grande Guerre pour tout le département du Cher.